

Présentation

VOYAGE AU PAYS DU PASSAGE la montagne et ses occupants

par Luc Marchello
et René Siestrunck

Voyage au Pays du Passage, ou la montagne et ses occupants, est un montage audio-visuel d'une durée de trente minutes environ. Ce qui suit en est la partie sonore (moins la musique évidemment). Le texte est dans la partie gauche de chaque page, alors qu'à droite se trouvent les notes. A la fin sont réunis en appendices des gros plans et des points de vue qui précisent et commentent.

Dans une ville de garnison, la critique des institutions militaires devrait être reconnue d'utilité publique et, en pays de mono-activité touristique, la critique du tourisme devrait être encouragée. Ce n'est pas le cas. Ainsi dans l'ambiance d'autosatisfaction généralisée traduite par la presse quotidienne régionale (le Dauphiné Libéré pour ne pas le nommer), il ne peut y avoir de place pour une description objective de la réalité. Réalité partisane la prise de commandement du nouveau colonel, réalité partisane Giscard à Vallouise, réalité partisane l'activité artificielle et morbide des stations de sports d'hiver.

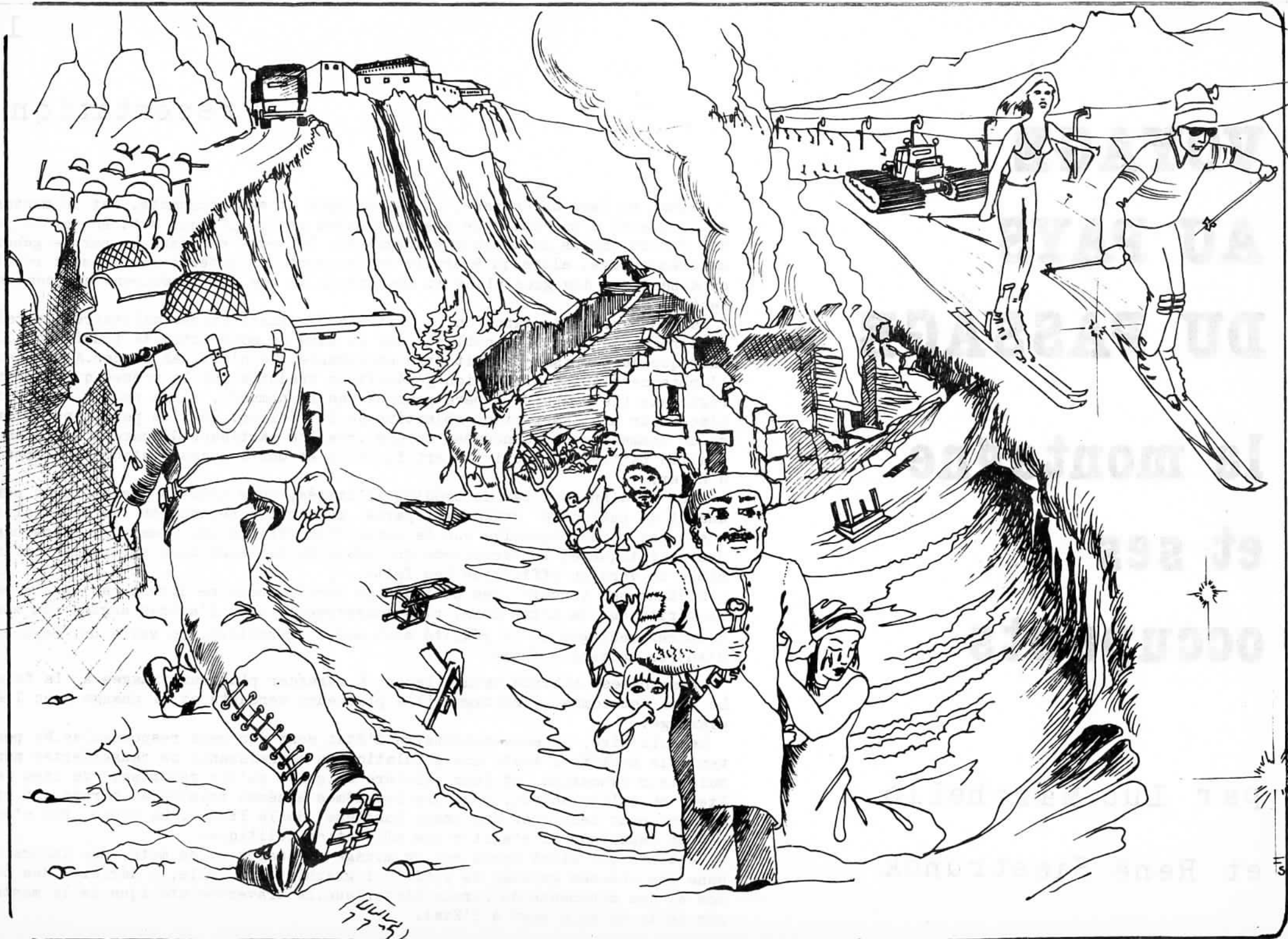
Nous ne disposons pas de crédits illimités, nous n'avons pas de fonds perdus ni de publicité grassement payée, mais notre perception de la réalité n'est pas moins objective que la perception officielle. C'est le matraquage journalistique et le terrorisme quotidien de la télévision qui rendent plausible la version officielle des faits.

N'étant pas (encore) des porteurs de vérité, nous ne dirons pas que la seule vérité est la notre mais, plus modestement, que d'autres angles de vue, d'autres cadrages de la réalité sont aussi possibles. En voilà un. Beaucoup d'autres restent à faire.

Personne est habitué naturellement à regarder plusieurs images à la fois. Le réel est comme la montagne, il a plusieurs versants et il change avec l'éclairage.

Le militaire, le sous-secrétaire d'Etat sont des gens responsables. Ne peuvent-ils mystifier toute une population en connaissance de cause? Certes non, mais leur éducation et leur carrière exigent qu'ils reportent de lieu en lieu, où qu'ils soient, toujours les mêmes schémas tristes et bornés, qui produisent pour leur chef une image homogène de la France. La bonne foi n'est pas en cause car il s'agit d'une aliénation politique.

Le texte qui vient après est un mixage d'images et de mots, une incursion dans les chasses gardées de l'historiographie officielle, la dérision des héros et des monuments du cirque historique, la traversée utopique de la montagne telle qu'elle sert à l'Etat.



Entre ciel et frontière,
c'est le Pays du Passage,
sans limites et tellement limité.

L'uniforme est nécessaire pour y pénétrer.

Il faut s'équiper d'un fusil, de skis,
d'un appareil photo, d'un piolet, d'une automobile,
d'un vieux rateau, d'une boussole, d'une caravane,
d'un coucher de soleil.

C'est un pays pour baroudeurs et collectionneurs
d'images.

Mais pour rester! Comment?

1. Hommes en Armes

"En l'an 1690, les Valharins sont allés de nuit à St Germain, à Pramol et Roche Platte, ont tué 135 hommes, femmes et enfants et mené grande quantité de bétail et mulets et auparavant estoient allés à Mantouille piller draps, linge, pain, fromage et autres choses.

"Le 15 Novembre les troupes du Prince de Savoie sont venues piller à Molines, à Costeroux et Fontgillarde; ont amené 15 mulets, 24 vaches et 200 bêtes à laine sans que personne ait fait aucune résistance, ni sans que les soldats y soient allés ni fait aucune défense; et ils n'étaient que 30 des ennemis".

Grand territoire la montagne, vaste, long et rocailleux...

Et de part et d'autre d'elle, dans la plaine, des hommes se font la guerre. Des hommes qui traversent interminablement cette montagne, dans un sens puis dans l'autre. Une masse recrutée pour la circonstance, sans logement, sans nourriture, une masse poussée au pillage et à la désertion; un troupeau d'errants, armés et dangereux, incendiaires et criminels par nécessité.

Pendant plusieurs siècles ils vont faire le Voyage au Pays du Passage C'est même le bruit de fond historique le plus courant.

Le tocsin, des coups de feu, la fumée qui s'élève, des voix inhumaines qui faiblissent doucement, les chalets qui brûlent...

Les mémoires du notaire Garcin (1668-1694) (ci-contre) reproduits dans Molines-en-Quevras de J.Tivollier (1913) sont la chronique quotidienne du pillage.

En 1690, Victor-Amédée de Savoie rejoint la Ligue d'Augsbourg, créée en 1680 en réaction à la révolution de l'Edit de Nantes. Cette même année, les Français avec Catinat à leur tête conquièrent Suse. L'année suivante Nice et Montmélian tombent à leur tour. Mais en 1692 les Coalisés s'avancent jusqu'à Gap. La mauvaise saison arrivant, ils rebroussent chemin, en pillant le pays, selon la coutume.

Le livre du Général J.Humbert, Embrun et l'Embrunais à travers les siècles (Gap, 1972) démontre l'équivalent urbain de la pratique de passage/pillage et la manière dont la ville s'impose comme rapport de forces.

Le thème du pillage a déjà été effleuré dans: Transhumances 3, Une histoire à refaire.

2. Frontières

Tellement quotidiens ces vols et ces égorgements, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Et pourtant quelque chose se dessine, les bandes armées deviennent des armées.

Il faut fixer cette masse vagabonde, empêcher le pillage et les violences, apaiser les habitants qui supportent mal le tribut payé aux troupes de passage, éviter les conflits avec les autorités civiles, arrêter les désertions et contrôler les dépenses militaires de l'Etat.

Ainsi une ordonnance de 1718 prescrit la construction de plusieurs centaines de casernes et en 1795 on estimait à 200.000 hommes environ la capacité totale des casernes.

Dans cette pacification de la troupe se dessine la possibilité d'une défense en profondeur du territoire de l'Etat, bien connu par les cartes qui en sont levées et précisément délimité par ses frontières.

Des vallées que tout rapprochait, le climat, les traditions, l'agriculture, furent du jour au lendemain isolées par ces lignes arbitraires, invisibles et négatives.

"La morphologie de l'Etat, c'est toujours une anomalie géométrique qui s'étend et se répète". Paul Virilio

Les chiffres sont donnés par M. Foucault, Surveiller et punir, Gallimard, page 143, et concernant la France entière.

Le territoire de l'Etat c'est d'abord le corps du Prince. Mais comme il n'a pas le don d'ubiquité, là où il n'est pas, les limites du pays s'effilochent. Lui, le Roy, ne peut renoncer à une seule parcelle de l'Etat. L'idée d'une frontière figée vaut pour lui la pensée d'une mutilation. Il faut la persuasion des théoriciens du pouvoir d'Etat pour amener le Roy à admettre que la défense, la stabilité, le "Pré Quarré" ne sont pas superposables à son propre corps.

Vauban expose cela (en d'autres termes) dans Places dont le Roi pourrait se défaire en faveur d'un traité de paix sans faire tort à l'Etat ni affaiblir sa frontière (1694)

Et Carnot réitère avec Mémoire présenté au conseil de la guerre, au sujet des places fortes, ou examen de cette question: Est-il avantageux au roi qu'il y ait des places fortes sur les frontières, (1789).

La frontière n'est rien sans les cartes qui en sont levées et les mémoires descriptifs qui recensent la topographie des vallées, des cols, des sentiers et des facilités d'accès pour les troupes.

On peut citer parmi les plus célèbres:

- la carte de Cassini, première couverture complète de la France (au 1/864000) paraît de 1750 à 1815, quelques années à peine avant le début des travaux pour la carte dite d'Etat-Major (au 1/800000)

- La Blottière, Mémoires concernant les frontières de Piémont et de Savoie, pour servir d'instruction, tant pour le campement des armées que pour les faire manoeuvrer, (rédiger de 1707 à 1713).

Pour les agents du pouvoir d'Etat, la montagne a trop facilement l'évidence géographique de la barrière. Une barrière, un bloc qu'on s'échange, qu'on annexe, selon les hiatus de la politique internationale. C'est le drame de ces montagnards qui se retrouvent opposés, séparés, nationalisés, décrétés différents, revendiqués, portés par les poussées nationalistes des hommes de la plaine.

On peut lire sur la question du Tyrol l'article de Jean Bocognano, "Des montagnards victimes de l'histoire" dans Passage n°2, p. 37-153.

3. L'Etat prend Racines

Sous l'impulsion d'ingénieurs au génie multiple, comme Vauban ce superflic de l'espace royal, le pays est recouvert d'un réseau de routes, de chemins, de canaux et de places fortes. La montagne comme lieu frontalier devient un faisceau de voies d'invasion possibles qu'il faut barrer. Et sans cesse de nouvelles voies sont ouvertes pour répondre aux exigences nouvelles de la technique guerrière, nouvelles voies qui nécessitent à leur tour des ouvrages de fortification toujours plus raffinés. Et ainsi de suite.

Au confluent de 5 vallées Briançon fut promue carrefour stratégique par excellence. Vauban y était venu par un beau jour de l'automne 1692, pour y constater le désespérant état des fortifications existantes. "La vieille enceinte n'a que deux pieds et demie d'épaisseur, dit-il, elle n'est pas terrassée; on ne peut pas s'en servir pour tirer un coup de feu, si on n'y avait fait un corridor de planches qui sera bientôt pourri".

Il y met bon ordre et il élabore sur le papier, en deux jours, les projets qui durant les siècles suivants allaient spécialiser la région dans une industrie bien particulière, à savoir la construction de monuments aussi grandioses qu'inutiles: les fortifications.

Dès lors Briançon, dont la population se compose de militaires et de civils travaillant pour les militaires, vit de ses fortifications. Et c'est toute la région qui vit au rythme artificiel des commandements. Sa riche histoire de liberté s'efface sous le clinquant des galons, pour ne plus laisser paraître que la triste, la très triste histoire de batailles dont elle ne fut jamais le centre, mais seulement la spectatrice.

A propos de Seyne-les-Alpes, R. Bornecque écrit (Cahiers de l'Alpe, 70, 1977): "Il faut souligner une difficulté particulière aux régions de montagne proches de la frontière. Les habitants se trouvaient devant un dilemme insoluble: en ouvrant des routes qui favoriseraient le commerce, ils facilitaient du même coup en cas de guerre, l'arrivée des troupes ennemies et de leur artillerie. Fallait-il uniquement songer au temps de paix et développer les communications, ou craindre les invasions et s'isoler au maximum?" L'absence de résolution dans un sens ou dans l'autre, autarcie ou ouverture, provoque le lent dépérissement des économies locales.

Dans les Alpes les places de Montdauphin et de Saint-Vincent sont des créations de Vauban. Il corrige Barraux, Grenoble, Briançon, Chateaufort, Embrun, Exilles, Suse, Fenestrelle et Pignerol. La première estimation pour les travaux de Montdauphin par Vauban s'élève à 772000 livres. "A Guillestre affluent des représentants de tous les corps de métiers, (...) qui soumissionnent pour telle ou telle partie de l'ouvrage". (A et O. Golaz, Montdauphin, Gap 1975, page 14). Ils viennent des environs mais aussi de Franche-Comté et du Faucigny. L'activité de cette époque peut se comparer à celle de la période 1872-1886 (construction des chemins de fer) ou 1954-1962 (chantiers de Serre-Ponçon, aménagement de la Durance).

Pendant tout ce temps, ce n'étaient pas les régiments qui étaient intégrés à la ville, mais bien Briançon qui s'intégrait à ses régiments. Et comme toute activité unique dans un pays, l'armée finit par devenir indispensable à l'économie briançonnaise. A force d'être le pilier de la région, l'armée parvint à décourager toute autre entreprise. C'est comme cela que naissent les vocations.

C'est de cette période de grands travaux et de colonisation de l'initiative locale que date la tradition, encore bien vivace à ce jour, de tout attendre d'un homme ou d'un pouvoir donné. Tout venait de l'industrie militaire, comme aujourd'hui tout vient du tourisme et de quelques petits seigneurs locaux distributeurs de subventions et de promesses.

Petit à petit l'armée réussit à intégrer tous les secteurs de l'activité briançonnaise et au fil des années des rapports charnels s'établirent avec la population, au point que le militarisme de celle-ci est devenu un de ses attraits caractériels.

L'originalité de la courbe en dent de scie de la démographie briançonnaise est imputable à cette alternance de grands travaux et de désintérêt. On fait des fortifications et puis on les laisse ruiner, on construit un chemin de fer mais on le laisse en cul de sac, et ainsi de suite. On a une place forte et on trouve le moyen de faire la guerre ailleurs.

1851	4439 hab.
1856	4601
1866	3579
1872	4169
1876	4491
etc	etc
1911	7888
1921	5013

"Jausiers, Barcelonnette, Embrun et surtout Briançon vécurent en partie des dépenses militaires: à la veille de 1914, Briançon devait héberger, familles comprises, 4000 personnes dépendant de l'armée, soit 1/5 de la population de tout le Briançonnais au recensement de 1911. Vu sous cet angle, le rôle militaire devient un fondement de l'économie, du moins d'une certaine forme d'économie, fragile autant qu'artificielle." P. et G. Veyret, Les grandes Alpes ensoleillées, Arthaud, 1970.

4. Visions industrielles

Après la transformation par l'armée des rapports sociaux, tout est prêt pour tenter l'expérience industrielle. Les multinationales naissantes sont attirées par la houille blanche. Les routes et les chemins de fer, dont la vocation première est stratégique, finissent de liquider l'artisanat et l'autonomie économique locale. Filatures, tissages, tanneries sont mis en pièces. La grande industrie venue des métropoles trouve dans les montagnes, outre l'énergie, une main d'oeuvre docile disposée à accepter les pires conditions de travail. Dans l'esprit de l'entrepreneur capitaliste, cela corrige un peu l'effet de l'isolement et lui rend ces régions accueillantes et sûres.

Dès 1929, ces entreprises périphériques seront tout naturellement les premières sacrifiées, lorsque sera venu le temps de la crise.

Une seule grève vint troubler ce déroulement logique. En 1907, un millier d'ouvrières et d'ouvriers de l'usine de la Schappe à Briançon refusèrent des conditions de vie datant encore du milieu du XIXème siècle. Mais cette explosion spontanée fut sans lendemain et l'attente d'une nouvelle pluie d'or, comme celle que le pays avait connue au temps de la construction des fortifications, reprit.

Le chemin de fer arrive à Gap en 1875 et à Briançon en 1884. Loin d'aider à traverser, sa fonction réelle fut celle d'un aspirateur à main d'oeuvre. Maintenant les émigrés savaient dans quelle direction aller.

Le grand mirage commence: être fonctionnaire.

Les grands aménagements hydroélectriques n'ont été entrepris qu'à partir du moment où on a su transporter l'énergie électrique sur de longues distances.

L'excessive "prudence" des industriels vis-à-vis des implantations en pays de montagne ne peut se comparer à une intelligence particulière qu'ils auraient, à une stratégie consciente mais plutôt à une infinie patience: garder en réserve un territoire qu'on sait disponible, laisser se développer l'esprit colonial et la cherté des places au soleil.

Voir en annexe la brève histoire de l'usine de la Schappe à Briançon et les événements de 1907.

Auparavant, en 1901, les cheminots du dépôt de Veynes s'étaient réunis en syndicat.

5. Premières Ambitions touristiques

Sur les traces des militaires et marchant du même pas, les touristes découvrent la haute montagne, à partir de la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle. Attirés par le vertige, l'inconnu et les sensations fortes, ils veulent ramener en ville l'image la plus exacte de la montagne, dans les limites de leur idéologie. Ils se font simultanément alpinistes, skieurs, géographes, cartographes, botanistes, géologues et ethnographes. C'est un luxe que se paie la bourgeoisie intellectuelle, un exotisme à portée de la main, en cette période d'explorations coloniales.

Très vite ils s'organisent. Cela donne le CAF par exemple. Ils aménagent l'accueil en montagne: ce sont les refuges et les premiers hô-tels.

Ce qui est remarquable dans tout ce que font ces pionniers, c'est que tout est convertible dans les données militaires. Même leurs devises mêlent la patrie et la montagne. De plus les touristes réutilisent les infrastructures militaires: les routes, les sentiers, les abris, les cartes topographiques. Mais en échange ils perfectionnent la connaissance militaire du terrain, par leurs ascensions, leurs mesures, leurs descriptions et leurs récits.

C'est le début d'une longue coopération militaire et touristique en matière d'aménagement et d'occupation de la montagne.

"Mes escalades dans les Alpes ont été des récréations de vacances; c'est à ce point de vue qu'elles doivent être jugées. Je n'en parle que comme d'un exercice corporel, agréable et utile. Il m'est interdit, je le crains, de faire goûter aux autres le plaisir qu'elles m'ont procuré". (Edouard Whymper, Escalades dans les Alpes de 1860 à 1869, 2^o éd. 1875)

Discutant des nouvelles formes d'organisation et de réflexion que les alpinistes devront trouver pour exprimer "le rapport de leur conscience et de leur corps", rapport dans la modification duquel "résident les possibilités insoupçonnées de l'alpinisme de demain", David Belden définit comme particulièrement inadéquats à ce projet les appareils centralisateurs: "Nous ne considérons pas a priori des organismes tels que le CAF et le GHM comme des lieux susceptibles de favoriser cette organisation et/ou cette réflexion. De par leur tradition historique, leurs pesanteurs sociologiques, leur situation de monopole de fait, leur idéologie dominante, ils sont à ranger parmi les appareils d'Etat". (L'alpinisme américain, Montagne et Sports, revue de l'ENSA, n^o4, 1978)

"Tâchons d'avoir muscles solides.
Corps souples et coeurs impavides.
Ouvrons largement nos poumons
Au vent des plaines et des monts
Ainsi, quand notre France aimée,
Criera "marche" à sa belle armée,
Sans craintes, amis, nous répondrons:
"Présents" à l'appel des clairons".

4^o couplet de la marche des caravanes scolaires du Club Alpin Français (Annuaire du C.A.F. 1903)

Géomètre et artilleur: "Dès les premiers jours de Novembre 1914, en possession du réseau géodésique de détail du front de 25 kilomètres qu'occupent nos trois divisions, je puis grâce aux méthodes que j'emploie dans les Alpes, distribuer à toutes les batteries de 75, aussi bien qu'aux batteries lourdes, les planchettes de tir correspondant à chaque de leurs pièces". L'auteur de ces lignes, Paul Helbronner, est aussi l'auteur d'une fantastique "Description géométrique détaillée des Alpes françaises" qui l'a amené à parcourir pendant 30 ans tous les principaux sommets des Alpes et à décrire dans une multitude d'articles les joies si pures et si spécifiques que la montagne lui a procuré.

Le passage du lyrisme montagnard à l'enthousiasme guerrier s'est fait naturellement, dans son cas comme dans celui des autres pionniers du tourisme en haute-montagne.

Chacun est libre d'avoir le patriotisme qu'il peut mais il est simplement étonnant que des sensations si pures se mettent si facilement à la disposition de projets qui le sont moins.

A propos de cette "confusion des genres" on lira: P. Chapoutot, L'alpiniste et le guerrier, dans Passage, Cahiers de l'alpinisme, n^o2 p 68-71.

6. Orages d'Acier

Et puis tout continue, mais finis les oeuvres d'arts, les forts couronnant la montagne. La guerre maintenant - puisqu'elle doit être - est absolue. Le blockhaus s'indifférencie des formes géologiques, il se polit, il se coule dans la continuité du paysage, il disparaît de notre perception. Mais il est d'autant plus redoutable que la montagne possède moins de passages. On les a réduits à quelques grands cols aisément contrôlables, à quelques voies d'invasion conventionnelles. Le blockhaus, qui ne laisse paraître en surface qu'une petite partie de lui-même et qui prolifère en souterrains, annonce le feu nucléaire et de nouvelles conceptions militaires de l'espace.

En contrepartie de cette perspective sinistre ou gaie, selon les goûts la dernière génération de l'occupation militaire de la montagne laisse aux aménageurs touristiques de belles idées à mettre en pratique, de belles formes à mettre en terre.

En effet, l'éclectisme des premiers touristes était incompatible avec l'exploitation marchande et massive de la montagne. Une montagne simplifiée, quelques grands axes à parcourir, une architecture intégrée, une esthétique du camouflage, voilà le legs des militaires aux promoteurs, qui ne vont pourtant pas suivre tout de suite cette voie royale.

"Contempler la masse à demi-enterrée d'un bunker, avec ses aérateurs bouchés, la fente étroite du guetteur, c'est contempler un miroir, le reflet de notre propre puissance de mort, celui de notre mode de destruction, de l'industrie de la guerre. La fonction de cet édifice si particulier, c'est d'assurer la survie, d'être un abri pour l'homme dans une période critique, le lieu où il s'enfouit pour subsister. S'il s'apparente ainsi à la crypte qui préfigure la résurrection, le bunker s'apparente également à l'arche qui sauve, au véhicule qui porte au-delà du danger, par la traversée des risques mortels" (P. Virilio, Bunker Archéologie, 1975, page 41).

"Le camouflage est une technique particulière de la dissimulation qui consiste à conserver aussi fidèlement que possible l'aspect initial d'un terrain dont l'apparence pour un observateur ennemi risque d'être modifiée par la présence et l'activité des troupes amies". (Manuel du Gradé).

A Pila (Italie), "la station proprement dite a été conçue avec la volonté impérative de s'inscrire dans le site sans le perturber. Ne pas détruire les arbres, rester à l'échelle du site a été la base de toute approche du problème. L'idée de base a été d'accompagner et d'amplifier le mouvement des courbes de niveaux, les bâtiments n'étant qu'un prolongement et une excroissance de ces lignes caractérisant le site". (L. Chappis)

7. L'Apprentissage des Promoteurs

Si le ski a débuté en France vers le début du siècle, il n'a pris une expansion notable qu'après la première guerre mondiale. Tout naturellement les premières stations de sports d'hiver s'installèrent dans et au tour des villages et stations estivales de montagne existants: Morzine, Saint-Gervais, Chamonix, Le Revard, Megève, Villard-de-Lans, Briançon, etc. Mais ces premières stations n'étaient pas situées à des altitudes garantissant toujours un enneigement suffisant. Aussi la nécessité de monter en altitude fut ressentie dès l'origine et l'on vit s'amorcer le phénomène de la création des stations nouvelles.

Dès les années 34, une première génération de stations naquit, avec Auron, l'Alpe d'Huez, Méribel, La Clusaz, etc. Mais elles sont conçues dans un laisser-faire complet qui ne pouvait engendrer l'ordre, la cohérence ou l'harmonie. Les chalets, les hôtels, les remontées mécaniques sont construits aux hasards du parcellaire et de l'initiative privée.

Mais les promoteurs ont reconnu les bienfaits du "commandement unique" et dès 1948 ils essaient de le mettre en pratique à Courchevel où, pour la première fois une direction unique est donnée à l'opération. Méribel, Chamrousse se développent à la même période.

Cet "historique rapide" est emprunté à George Cumin (Les stations intégrées, Urbanisme, n°116) qui succède en 1974 à Vincent Cambau bras droit de Maurice Michaud, "le dictateur de la neige", à la tête de la Commission interministérielle pour l'aménagement touristique de la montagne (C.I.A.M.). Il connaît donc la musique.

La C.I.A.M. est un bizarre rassemblement de personnes et d'intérêts privés investis d'une mission officielle. En 1964 et 65 tout ce qui est susceptible de devenir une station de sports d'hiver est répertorié. ~~Cervières~~ entre autres est dans l'inventaire. (Voir en annexe l'histoire de Cervières)

Ces deux paragraphes sont "inspirés" par le livre toujours irremplaçable de Danièle Arnaud, La neige empoisonnée, Ed. A. Moreau, 1975, page 29 et suivantes.

Mais il faut attendre les années 60 et l'avènement du gaullisme pour que la fièvre de l'or blanc s'empare de la France. Des ordonnances sont prises pour faciliter les procédures d'expropriation. Pendant 10 ans, de 1960 à 1970, dans le secret des cabinets ministériels et des antichambres de promoteurs, s'élabore une politique très empirique d'aménagement de la montagne. Il n'y a pas de doctrine officielle, on agit au coup par coup, on improvise car il faut aller vite, sans donner trop d'information sur ce qu'on fait. Les intérêts privés se mêlent indissolublement aux intérêts publics. Les mêmes hommes servent l'Etat et les promoteurs.

Deux idées se dégagent: la nécessité d'équiper au plus vite les gisements de neige et celle de capturer des devises étrangères.

Pendant cette période euphorique pour les promoteurs, dominée par ce qu'on appelle le "Plan-Neige", 15 stations sont construites, dans des conditions de spéculation et d'urbanisme qui illustrent bien la jungle politico-financière qui a pour chasse gardée l'aménagement de la montagne.

En marge des tractations secrètes et des magouilles, il ne faut pas dissimuler la responsabilité de ces émetteurs de brouillards que sont les géographes, les économistes, etc qui ne trouvèrent longtemps d'autre chanson à entonner que celle du salut de la montagne par le tourisme. L'organisation du savoir appelé "géographie humaine" s'est admirablement prêtée au jeu des promoteurs.

L'immobilier n'est que l'effet le plus spectaculaire du phénomène. L'exploitation se continue dans la vente des équipements et les profits publicitaires drainés par la compétition. La masse des skieurs, des consommateurs de sports d'hiver, sert de support et d'enjeu à ce marché.

Sur l'imbrication de tous les éléments de ce système, on lira: W. Rabi, particulièrement le rôle de la compétition dans ce même système: F. Di Ruzza et B. Gerbier, Ski en crise, P.U.G., 1977, ainsi que leur entretien dans le n°5 de Transhumances.

8. Du Triomphe du Béton à la mauvaise conscience écologique

Si les stations des années 60-70 sont le plus souvent de stupéfiantes répliques des villes nouvelles et concentrationnaires, les architectes et les urbanistes ont bien été forcés d'admettre que la population destinée à les habiter avait des aspirations de luxe et de confort.

La Plagne a été le prototype de ces stations dites "intégrées", représentant le nouvel "art de vivre en montagne" comme le proclame cyniquement une publicité. Dans la station située sur un front de neige d'où partent les remontées mécaniques, on peut s'embarquer, comme sur un paquebot, pour une croisière de 8 à 15 jours, en trouvant rassemblés le lieu de résidence, le centre commercial, les distractions, les restaurants, le tout relié par des coursives et des entreponts.

Mais l'euphorie a tourné court. Ces formes ont perdu leur prestige. Beaucoup ne voient plus en elles que des cétacés géants échoués sur les alpages. Et puis maintenant, dans chaque acheteur de studio, dans chaque consommateur de sports d'hiver, une sensibilité écologique sommeille. Parasiter la montagne, oui, étaler un luxe insolent, oui, mais à condition de ne pas se faire voir, de se couler dans les formes de la montagne ou de singer l'habitat ancien.

L'architecture mimétique propose un modèle de consensus social: la société-ski-aux-pieds. Ce bonheur fragile s'obtient à force de piétiner l'humus, de se laisser attirer par la chaleur touffue des forêts et par le culte rendu au Dieu Soleil. Ceux qui ne veulent pas ou ne peuvent pas profiter de ces bienfaits sans prix car ils sont naturels s'excluent d'eux-mêmes et se condamnent aux ciels gris et au temps immobile des HLM.

Pour lors derrière les bardeaux et les chaudes boiseries il serait de mauvais goût de parler de luttes des classes ou, plus trivialement de riches et de pauvres. Les pauvres n'existent pas, d'ailleurs ils sont invisibles.

Nous vivons l'âge d'or de l'architecture mimétique. Nous voyons surgir en même temps des villages néo-rustiques recouverts de bois et parfumés à l'odeur du foin, et des stations-blockhaus, s'étageant en terrasses sur les pentes dénudées, qui illustrent les méthodes militaires du camouflage.

"Nous avons tout construit suivant le tracé des pentes. Pour que chaque maison, chaque hôtel se confonde un peu avec elles. Pour que de chaque fenêtre vous ayez l'impression d'être en pleine nature" dit une publicité des Arcs.

Etre en pleine nature, mais sans la détruire, sans faire voir qu'elle est déjà détruite et camoufler la colonisation de la montagne, c'est comme celà qu'il faut interpréter Avoriaz, Aime, Les Arcs, La Daille, Puy Saint-Vincent.

Arguments pour une pacification sociale au moyen du tourisme:

"Valmorel: la montagne retrouvée. Valmorel est Valmorel pour avoir su accepter et respecter les contrastes: la naissance d'une station et la vie de la vallée. La vie aujourd'hui et la tradition.(...) Une vraie station qui est un vrai village. Une architecture en bois, pierre et lauze, qui grandit comme un village".

Valmorel: l'Alternative.

Valmorel, c'est un trait d'union entre un domaine skiable, une station et la montagne. C'est aussi un traité de paix.

"Avoriaz. Tellement plus beau, plus pur, plus gai, plus ski..."

"Reberty 1850, village de charme.. Le charme des villages savoyards. A quelques minutes à pied des Ménuires, quelques mini-résidences (inspirées de l'architecture savoyarde) s'ouvrent sur des placettes; à portée de main, des boutiques vivantes; et à votre porte, les remon-tées mécaniques."

"Les Arcs. Architecte : la montagne. Paysagiste : la forêt. Décorateur: le bois. Animateur: le soleil".

"Auris-en-Oisans. Les immeubles seront adossés à la montagne et au travers des sapins. Et les façades orientées plein Sud offriront à la fois vue et soleil, grâce à des décrochés et des petites loggias abritées. Elles seront également entièrement recouvertes d'un bardage de mélèze. Les murs latéraux et ceux des loggias recevront un crépi rustique gris-beige, conforme à la couleur de l'endroit et fait avec du sable local. Quand à la toiture en bac auto portant, elle sera peinte de la couleur de la forêt de sapins verts foncés".

"Tout camouflage doit être progressif et amélioré."

"L'utilisation des moysens naturels doit être immédiate. Elle permet toujours un camouflage de première urgence et l'harmonisation avec le terrain ambiant."

"Tout ouvrage de camouflage doit déformer l'aspect de l'objectif et faire disparaître tout indice qui peut révéler sa présence". (Manuel du Gradé)

9. Racket politique de la Montagne

Si les profits réalisés par l'occupation marchande de la montagne ont été des profits privés et personnels, il a quand même fallu que l'Etat prête à cette fin certains de ses hommes et leurs discours. Ainsi a été élaborée en 2 temps une politique de la montagne qui correspond de très près aux deux périodes de l'aménagement touristique des stations.

A la période euphorique du "Plan-Neige" ont correspondu des mesures destinées à maintenir la montagne à la limite de la désertification avec une population minimale, devant saluer l'arrivée du tourisme comme sa dernière chance et bénir les emplois de perchmen et de femmes de chambre qu'on voudrait bien lui réserver. L'Etat multiplie les demi-mesures pour ralentir un peu l'exode des montagnards, au moins pendant la mise en place du système touristique.

Après 1973, c'est-à-dire après la Crise Pétrolière, après l'éveil écologique des consciences bourgeoises et pendant le giscardisme, la politique de la montagne parle surtout de protection, de nature, de conservation. C'est la période des parcs naturels, des paysans-jardiniers-de-la-nature, de la "vache tondeuse". Giscard s'entoure d'esthètes délicats, comme Paul Dijoud, et donne le morceau de bravoure de cette politique à Vallouise en Août 77. C'est le début de l'écologisme d'Etat et c'est la montagne qui est choisie comme espace protégé par excellence, maintenant que les principaux sites intéressants sont occupés, maintenant que la vocation touristique paraît aussi naturelle que naguère la vocation militaire dans les zones frontalières. Enfin, on a fait un beau maquillage naturel à cette montagne livrée sans armes aux banquiers et aux promoteurs.

En dépit du décret du 23 juin 1961 qui définit la zone de montagne, de la ribambelle de mesures ponctuelles qui ont suivi et finalement du décret du 22 Novembre 1977 qui met l'accent sur la protection, la montagne est moins un espace d'interventions gouvernementales (il faut laisser le champ libre aux promoteurs) que la merveilleuse occasion de tenir un discours. Le thème de la politique de la montagne est fertile est mal connu. L'homme politique qui s'en empare est assuré du succès.

La montagne naît au rythme de sa parole. Auparavant c'était le plat, une plain marécageuse. De plissement à l'ère tertiaire, néant. La montagne se soulève lentement, existe du souffle répétitif des Lamour, des Dijoud, Rambeaud, Giscard, etc.

"Il nous faut une vraie politique de la montagne" (P. Lamour, Printemps 1977)

"La politique de la montagne m'a toujours tenu particulièrement à cœur parce que je suis originaire et élu d'un département montagnard". (P. Dijoud, le 13/5/77).

"La politique en faveur de la montagne est un des volets de la politique d'ensemble que j'ai demandé au gouvernement de conduire en faveur de l'environnement et de l'écologie". (Giscard à Vallouise, Aout 77).

Sans le Prince la "vraie" politique ne pouvait commencer.

Pour faciliter l'entrée dans la vie politique des jeunes loups qui n'y connaissent rien, on a inventé les "Schémas de Massifs". C'est très bien fait. Un répertoire presque exhaustif de tout ce qu'il faudrait faire en montagne. Les mots clefs sont intelligemment disséminés. Ça coupe de l'herbe sous les pieds de pas mal de monde. Mais sur tout ça existe comme un formidable réservoir de discours. Ça ce voudrait le dernier sur la montagne.

Il y a aussi place pour les "poètes" sur l'alpe:

"Quand on arrive au bout du sentier, après plusieurs heures de silence sous les mélèzes que le soir rend mystérieux, on retrouve le torrent... Plus haut, au-delà du torrent, il y a encore des rochers, du vent et de la solitude, que troublent à peine les grelots des moutons qui descendent vers la cabane et la voix du berger qui rappelle ses chiens". (Paul Dijoud).

10. Quadrillages

Au pays du Passage, on a vu des châteaux forts, des blockhaus, des routes et des sentiers, on a vu des stations, des usines et des parcs naturels, des villes...

On est parvenu, ici et ailleurs, à un état de quadrillage complet de la montagne.

Et toutes ces formes, tous ces personnages historiques et modernes, se conjuguent et forment un système, un piège complexe où aucune autre réalité ne peut prendre place.

Tandis que l'armée a laissé derrière elle, comme des rouleaux de barbelés rouillés, des formes enchevêtrées, désertes et vides, le tourisme, dans sa grande variété, pousse devant lui des hordes extraordinairement avides d'occuper, de marquer et de s'approprier ce territoire.

Alors où est la faille ? Quel est le juste regard ?

Celui du monde rural, pillé, exploité et vendu ?

Celui de la société touristique manipulée, aliénée et passive ?

Ne peut-on en appeler à un monde nouveau dont les rivages ne nous sont pas connus, un monde dont les villes ne seraient plus des machines à produire ni des usines à habiter, un monde dont la compagne ne serait pas un réservoir d'air pur, un concentré de résidences secondaires et de stéréotypes naturels..

Avant d'aborder à ces rivages lointains et improbables, il faut encore beaucoup critiquer et démontrer la logique policière de tout ce qu'on vient de traverser.

"... nous envisageons la menace dans un sens global, pas seulement militaire, mais diplomatique, économique, scientifique, intérieure, culturelle même..." (Gal Beauvallet, Revue de Défense Nationale, août septembre 1973).

"Comme son nom l'indique, l'état de siège ne fut, à l'origine, qu'un simple état de fait résultant pour une place de guerre de son investissement réel par l'ennemi. Mais peu à peu les dangers sociaux causés par des troubles intérieurs ont été fictivement assimilés au péril d'une invasion étrangère et le maintien ou le rétablissement de l'ordre public -parfois même la simple protection d'un système de gouvernement- ont été mis sur le même pied que la défense du territoire" (J. Carret, L'Organisation de l'Etat de siège politique, 1916).

"Sous-produit de la circulation de la marchandise, la circulation humaine considérée comme une consommation, le tourisme, se ramène fondamentalement au désir d'aller voir ce qui est devenu banal. L'aménagement économique de la fréquentation de lieux différents est déjà par lui-même la garantie de leur équivalence. La même modernisation qui a retiré du voyage le temps, lui a aussi retiré la réalité de l'espace". (G. Debord, La société du spectacle, thèse 168)

"Si on va vers une société de la délation institutionnalisée, les policiers en civil deviendront des travailleurs sociaux comme les autres. La gendarmerie croîtra énormément. La dimension militaire de la police prendra de plus en plus d'importance. La police en civil sera disqualifiée au profit d'un travail social d'assistance plus ou moins délationnel". (P. Virilio, Le temps de la délation de masse, La Gueule Ouverte, 27/10/76)

"Soyez rapide, même sur place ! Ligne de chance, ligne de hanche, ligne de fuite. Ne suscitez pas un général en vous ! (G. Deleuze-F. Guattari, Rhizome, Ed de Minuit, 1976)

1907 : une grève à Briançon

histoire de l'usine
de la Schappe

Au siècle précédent la construction de fortifications avait renfloué l'économie régionale. Ces grands travaux terminés, le pays qui avait misé tout sur ces fortifications, se trouvait fort dépourvu.

Un destin uniforme s'imposait à la région: le briançonnais ne survivrait jamais que dans des systèmes uniques se succédant (armée, industrie de la Schappe, climatisme et enfin tourisme). Il fallut attendre le début de l'ère industrielle pour qu'une nouvelle période de développement prenne naissance. L'exode qui s'était accéléré après l'abandon des travaux militaires, se trouvait à nouveau freiné.

L'alliance de riches familles du briançonnais donna naissance à une industrie particulière et singulière: le traitement des déchets de la soie.

C'est en 1842 que Joseph Mathieu de St. Véran (Queyras), après une tentative de peignage de la soie à domicile, dans sa commune reculée, pour des raisons de communication, s'installe à Briançon St. Catherine, avec l'appui financier du banquier Arduin. Ils créent la firme "Mathieu et Cie". En 1845 les Frères Chancel lui apportent leur concours. Deux ans plus tard les Mathieu quittent l'association et s'implantent à Guillestre. La raison sociale devient alors "Arduin et Chancel". En 1859 Adelphe Arduin se retire de l'affaire. Le 1^{er} mai 1860 les Frères Paul, Evariste et Mathieu Chancel sont les seuls propriétaires et se limitent au peignage mécanique des déchets de soie. De 1842 à 1882, la société subit en permanence des transformations de caractère commercial et administratif. Cette instabilité prendra fin avec la création de la "Société Industrielle pour la Schappe". C'est le résultat de rapports avec d'autres filatures françaises et suisses. Le siège social est situé à Bâle, en Suisse.

L'industrie briançonnaise (l'unique) voit son essor réel vers la fin du 19^e. Elle emploie alors plus de 1000 ouvrières et ouvriers (1). La main d'œuvre locale est rapidement insuffisante, malgré le réservoir démographique qui entoure Briançon: neuf villages et hameaux dont la population est inactive l'hiver. C'est cet absentéisme saisonnier (travaux agricoles) qui contraint l'entreprise à faire appel à la main d'œuvre italienne: les "Choules", c'est ainsi qu'on appelait les italiennes. "Elles avaient

aux pieds des sortes de sabots qu'on appelait les kakias, à cause du bruit. Mais elles ne les gardaient pas longtemps. Elles achetaient vite des chaussures... Les patrons aimaient bien les Italiennes: elles étaient hébergées à la cantine, et c'était tout bénéfique".

L'entreprise est prospère; en 1863 on inaugure un nouveau bâtiment: "acte grandiose et digne d'admiration que d'élever d'un coup, une fabrique de 125 mètres de long et de 18 mètres de large, haute de 5 étages" dira-t-on. C'est l'occasion pour Paul Chancel de déclarer aux autorités civiles, militaires, religieuses et aux 500 ouvriers qui étaient invités: "Depuis longtemps vous avez compris que la prospérité des chefs et celle des ouvriers est inséparable; en secondant ces premiers par votre travail, vous faites ce qu'eux font dans votre intérêt; la voix de votre cœur a dû vous confirmer cette vérité" (Courrier des Alpes, 8 juillet 1863). Ce programme paternaliste comporte entre autre un règlement aux dispositions rigoureuses et des mesures de "prévoyance sociale". Les briançonnais semblaient accepter cet état de fait: il y a des riches, il y a des pauvres. Ces derniers travaillent pour les premiers, qui eux commandent. Il est vrai que les Chancel ont créé bien des choses: beaucoup d'enfants travaillent à l'usine, on installe un instituteur. Il n'y a pas d'orphelinat dans la région: on recueille les enfants trouvés, on les loge, nourrit et habille, ils travaillent à l'usine. La direction développa le cathéchisme obligatoire pour les enfants, un service médical, une caisse de secours et de retraite. Les chemins conduisant à la fabrique eux-aussi sont tracés, particulièrement l'hiver. On crée même une "organisation chargée de parer aux deux dangers qui les (enfants) menaçaient, à savoir: 1) celui qui résulterait pour les personnes des tempêtes de neige qui parfois comblent les chemins et qui peuvent entraîner la possibilité de s'égarer. 2) Celui, bien plus considérable, parce qu'il est incessant, qui exposerait leur moralité et leurs bonnes mœurs à souffrir quelque atteinte, par la facilité que procure un trajet libre et à pareille heure, si aucune organisation préservatrice ne comblait la lacune de surveillance qui doit exister entre celle qu'exerce la famille et celle qui les attend à l'usine". Ainsi, un gui-



de les rassemble au son de la trompette, matin et soir, par village, les conduit à l'usine. Mais un officier de la garnison prend un jour pour une sonnerie militaire le signal du guide et décrète la suppression...

Toute la vie de la région n'existe presque qu'autour et dans l'usine. La morale, les gestes quotidiens, l'instruction, les soins, la charité, la religion sont dispensés par la famille Chancel. Véritables seigneurs dans leur fief reculé dans les montagnes, ils donnent un moyen de subsistance à cette population rurale qui attend tout de l'usine. Ainsi les enfants travaillent aussi à la "Schappe", leur travail est nécessaire à l'économie familiale. Alors que les lois sociales prescrivent que les enfants ne peuvent être embauchés qu'à partir de 12 ans, les parents falsifient les dates de naissance, et lors des visites des inspecteurs du travail on les camoufle dans les cabinets.

Les premières années du siècle sont des années de crise, et parallèlement aux récessions économiques, se développent des grèves et le mouvement syndical se renforce dans toute la France. En 1905 les porcelainiers de Limoges se mettent en grève, en 1906 c'est le tour des chaussonniers de Fougères. En février 1907 le syndicat C.G.T. est reconnu. La crise est générale, les vignerons de Champagne et du midi manifestent. Le mot socialisme se répand et soulève des vagues d'espairs.

"Et puis un jour, il y a eu la grève. C'était fin janvier 1907. Mattei dirigeait la grève, un prof. du Collège et Merle le député. Tout à coup j'ai vu que les courroies étaient coupées. Je me suis dit: qu'est-ce que c'est? C'est la révolution?... Puis les gens ont crié: c'est la grève! Ensuite ils ont chanté l'Internationale..."

Un an après, les élections de 1906 virent la victoire de l'union des gauches et à Briançon la victoire du député socialiste Merle, cette flambée sociale, sûrement la plus forte de l'histoire de la région. Feu qui n'aura pas de lendemain, mais qui devait couvrir depuis fort longtemps derrière les murailles de la ville. Des salaires trop bas, des conditions de travail pénibles, sont les revendications de base de cette grève qui dura trois mois. L'origine du mouvement est peut être plus profondément inscrite dans la misère matérielle et morale

de la classe ouvrière. Une thèse soutient que la grève est déclenchée par le nommé Mattei, qui a trouvé ce moyen pour se venger de Merle en le plaçant entre M. Audoyer, le directeur de l'usine, son ennemi politique et le syndicat dont le député a déconseillé la constitution en ce moment. Mattei aurait ainsi voulu se venger du député Merle qui l'aurait congédié de la direction du "Paysan Briançonnais" (journal qui soutient Merle)"(2). Cette hypothèse est erronée, ou du moins insuffisante. Un tel mouvement surgissant de l'histoire, tâchant d'une encre rouge le destin linéaire de la vocation locale a d'autres raisons. Peut être que "l'appel messianique" du syndicalisme naissant a résonné jusqu'au plus profond des montagnes? Peut être que les non-dits accumulés le long des ans, se sont libérés brusquement: "l'acte de débrayage subit le 30 janvier libéra une charge émotive violente. Il provoqua une joie com-

L'origine du nom de "schappe" est incertaine. Il viendrait de l'adjectif "chap pé" (enveloppé). L'industrie de la "Schappe" est "celle qui file les déchets de soie". Le travail consiste à peigner et à filer les déchets de soie, c'est-à-dire les cocons défectueux ainsi que ses frissons et bourres. Ces déchets provenaient de Chine et du Japon.

Le procédé du filage de la Schappe est, long, compliqué et comprend une vingtaine d'opérations.

"Les principales opérations consistent à:

- 1) fermenter, chaper, faire bouillir ou cuire (décreuser) les déchets de soie;
- 2) ouvrir et peigner ces déchets en toison
- 3) les transformer en fils par étirage, la mise en mèche et le filage;
- 4) doubler, retordre, nettoyer, flamber et finir." (F. Mangold et H.-F. Sarrazin, Société Industrielle pour la Schappe, origine et développement, 1824-1924, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1924)

parable "à celles provoquées par des rites religieux ou sexuels"."(3) Peut être est-ce aussi l'action lente, patiente d'un élève de Second au Collège de Briançon qui ému par les conditions de vie des ouvriers, par "l'odieuse ex-

ploitation des très nombreux enfants" décide de susciter la formation d'un syndicat. Il contacte discrètement un des meilleurs ouvriers de la "Schappe" puis commence une propagande de bouche à oreille. "Tôt le matin (avant 6 heures) et le soir (après 6 heures) l'adolescent reçut sporadiquement, dans une petite pièce précedent le modeste appartement familial, les ouvriers et ouvrières plus ou moins convaincus pour l'action à entreprendre..." (4) La liste finit par compter une centaine d'ouvriers. Le recrutement sortit de la "clandestinité". Et seulement, Mattei entre en scène. Jusque là il avait "tout ignoré, mais (...), disponible, venant d'être évincé du "Paysan Briançonnais" se mit entièrement dans le mouvement déjà lancé et y prit une grande part..." (5)

La grève dure 3 mois. C'est un échec. La direction impose un lock-out. La manufacture réouvre ses portes le 2 mai et réembauche individuellement. Les "meneurs" ne sont pas repris. Durant la grève, il y a eu souvent des manifestations et des bagarres. Les rouges contre les jaunes. Avec le poing et avec les pierres. Les rouges chantaient, des chansons qu'ils inventaient contre les surveillants et contre les patrons. Ils dansaient aussi la carmagnole. Les jaunes étaient appuyés par les curés. L'Eglise était contre nous. Les bourgeois restaient chez eux et ne disaient rien..."

"Comment a fini la grève? En mai le travail a repris. Certains n'ont pas été réembauchés. Beaucoup de jeunes sont alors partis pour aller travailler à l'extérieur. Ce fut le commencement de l'exode." Et "ils sont toujours de la poire". Ils, ce sont les ouvriers qui "étaient toujours les dindons..."

Ce mouvement ne fut ni l'aboutissement d'une prise de conscience de classe, longuement murie ni le résultat d'un travail organisationnel de syndicat (celui-ci se forme quelques jours avant le déclenchement de la grève). Il n'y a pas eu à proprement parler un "avant la grève" et un "après la grève". Le mouvement ouvrier en briançonnais ne s'est pas prolongé ni implanté profondément dans la vie. Mais nul doute qu'un mouvement de cette nature devrait laisser des traces: son existence même marque l'histoire.

A moins que les historiens occultent totalement cette période. La grève fut un échec sur le plan syndical et politique et c'est peut-être pour cela que la mémoire populaire a refusé cet événement. Peut-être aussi que ce traumatisme marginal et singulier ne doit pas être rappelé aux générations suivantes (6). L'industrie de remplacement, le tourisme, retient de l'histoire la période des grands travaux, faisant de Briançon la "plus haute ville fortifiée d'Europe", maintient l'illusion d'une mythique république où les Briançonnais vivaient en liberté, mais occulte tous les désordres qui ne lui semblent pas être profitables.

-
- (1). En 1864: 700 ouvriers
1870: 1400 ouvriers
1890: 1200 ouvriers
 - (2) W. Rabi, La grève de 1907 à Briançon
Mouvement social n°94, Jn-Mrs 1976
 - (3) Ibid.
 - (4) M. L. Barthelemy, correspondance
 - (5) Ibid.
 - (6) Les historiens ne retiennent de cette époque, que le premier concours international de ski à Montgenèvre.

ANNEXE II

de Cervières en Clarée.

L'Etat contre les Communes

Les formes prises par le tourisme sont nombreuses. La montagne est utilisée sous tous azimuts. Ici une station village, là un parc naturel, une super-station. Les discours changent, les idéologies se succèdent. La montagne, au grés des ambitions des aménageurs se bétonne, devient un éco-musée, se dépeuple. Des enclaves agricoles complètent habilement cette nouvelle répartition de l'espace montagnard. L'écologisme d'état diversifie, mais en même temps intègre dans le processus touristique les zones rurales en les pacifiant.

Les enclaves agricoles ont servi l'essor des stations touristiques. Leur proximité, l'étendue "vierge" qu'elles offrent au regard, le terrain non-bâti a autorisé la spéculation et la surcharge immobilière juste à côté.

C'est l'exemple de la Vallée de la Clarée qui "s'insère de façon très heureuse entre les stations de la vallée de la Guisane et de Montgenèvre".

C'est aussi le cas de la commune de Cervières. Mais un jour, les stations n'ont même plus besoin de ces enclaves cultivées autour d'elles, alors elles tentent de les annexer par des remontées mécaniques inter-station, ou par la création d'une station d'îlot agricole. Ça ne marche pas à tous les coups.

Cervières est là pour en témoigner.

Dès 1962, la commune cherche une solution aux difficultés surtout démographiques du village. Le Conseil Municipal demande alors de procéder à une étude portant sur une petite station qui ne devrait pas entraîner d'expropriation ni gêner l'agriculture. En 1967 les pouvoirs publics décident de mettre en pratique la doctrine d'urbanisation de la montagne. Ce plan d'aménagement consiste à obtenir la maîtrise foncière pour ensuite permettre le développement de "locomotives" (super-stations) devant entraîner l'économie de toute une région.

Dès 1964 le gouvernement avait entrepris un recensement des "sites exploitables" dans une perspective de rentabilisation optimale de la montagne. Cervières est repéré.

Les Cerveyrins ne le sauront qu'au moment de la venue du 1^{er} promoteur.

Les promoteurs se succèdent, soutenus par l'administration qui intervient pour imposer la création d'une ZAD (Zone d'Aménagement Diffé-

rée). Ceci contre la volonté du Conseil Municipal. En 1972 une enquête dite "d'utilité publique" est ouverte "pour expropriation". Le refus est global: la municipalité, les exploitants, l'Association d'Etude et de Sauvegarde de la Vallée de Cervières, les organisations agricoles, les maires des H.A.... Une campagne d'information d'ampleur nationale est lancée. La lutte devient le combat "d'une commune rurale qui refuse à l'état le droit de disposer d'elle arbitrairement".

CERVIERES:

1650 M. d'altitude.

110 habitants.

C'est une des cellules montagnardes les plus élevées dans les Alpes Françaises.

C'est aussi la dernière de la région.

Situé au pied du col d'Izoard, dans les Hautes Alpes, à une dizaine de km. de Briançon.

Cervières, avec les autres villages du Briançonnais et italiens, participait à cette unité culturelle, économique et politique qui prit fin avec le traité d'Utrecht, en 1713.

Le village est placé en première ligne: 7 km. de frontière avec le Piémont. Les Cerveyrins auront successivement à lutter contre les épreuves de la guerre (bombardements et incendie en 1944), contre les catastrophes naturelles (inondations en 1957) puis contre les pouvoirs publics et les promoteurs (1967).

Après être devenu un symbole de résistance à l'emprise de l'Etat et des promoteurs, Cervières se retrouve avec ses conflits internes et un projet de "station-village". Un foyer de ski de fond et des nouvelles bergeries sont construites.

L'idée de construire une super-station-intégrée de 15000 lits de classe internationale, semble complètement abandonnée.

L'autre espace rural que constitue la Vallée de la Clarée est quelque temps après menacé. Lui aussi est sur le point de changer sa fonction de caution naturelle du système touristique. Une autoroute-voie-rapide doit y être tracée. Ligne de fuite des citadins, ce ruban goudronné contrôle déplacements, favorise la vitesse mais ne permet pas la rencontre ni la communication. Il détruit.

Une association se constitue autour des habitants de la vallée. Elles vont tenter de "lutter pour que la nécessaire modernisation des voies de communications ne s'accompagne que du minimum de destructions et de dégâts irréremédiables ne détruisent pas inutilement certains sites, ne rendent pas invivables certaines vallées". Les habitants veulent, comme à Cervières, maîtriser leurs intérêts, mais aussi le milieu.

Cervières, La Clarée, deux luttes contre des appareils imposés et l'amorce d'un combat pour la réappropriation de la montagne par ceux qui y habitent.

Mais ces deux combats avec le pourrissement du temps, s'épuisent. "L'autoroute" reste pour l'instant un ruban noir sur les cartes des spécialistes de l'aménagement, attendant une décision de l'arbitraire politique. Une station-village succède aux démentes ambitions des promoteurs, essayant de concilier agriculture et tourisme: Cervières reçoit des subventions importantes. Cette assistance n'est pas un investissement perdu: elle servira à entretenir le paysage agricole et les banquiers pourront spéculer sur les périphéries. Les populations montagnardes voulant garder leur caractère traditionnel non seulement le pourront mais en plus seront assistées dans cette voie. La conscience écologique veille. Illusion du rustique. Nature silencieuse, où l'homme vit en parfaite harmonie avec les éléments. Mémorial d'un monde que le citadin croyait perdu, porteur de valeurs mystérieuses...

Mais on ne peut plus faire de sentiment, se contenter de dire que l'odeur du foin est douce, que le geste du rateleur est noble et digne d'être conservé.

Il ne s'agit pas de laisser survivre, comme dans un musée, des hommes et des femmes dans un labeur harassant sous prétexte que le geste et ce travail nous plaisent et sont beaux.

De quel droit ?



ANNEXE III

Notes

tourisme et développement rural

I. Les résidents permanents et le pouvoir de décision communal.

A. Que proposer ?

D'abord dimensionner les équipements publics financés par les communes aux seuls besoins de la vie permanente. Tout surdimensionnement par rapport à cette vie permanente, y compris pour l'exploitation, doit être pris en charge par la nation ou le promoteur, jusque dans les viabilisations les plus lointaines: de même que la nation paye une grande part des équipements des villes (pour ne citer que le métro parisien) de même il faut faire supporter à la collectivité ce qui est extra-ordinaire par rapport à la vie permanente.

B. Qui doit choisir ?

On constate que par suite de l'exode des campagnes, en milieu propice au tourisme, les résidents permanents restants se trouvent de fait être les nouveaux hobereaux, à la tête d'un patrimoine foncier considérable, avec l'espérance de spéculation sur le tourisme. On connaît bien les difficultés rencontrées d'une manière quasi générale dans les communes à double vocation pour l'établissement de documents d'urbanisme engendrant une véritable politique d'avenir. Bien souvent la question, sous divers discours, se résume à comment classer le plus de terre en zone constructible pour pouvoir bénéficier de la rente foncière, plutôt que de poser les questions d'orientations à long terme et les moyens réels pour y parvenir.

II. Accueil et production matérielle.

On retrouve l'éternel facteur culturel: le rural ne voit bien souvent dans l'atelier que pollution... et fin de la rente touristique, et l'urbain voit dans l'agriculture un simple moyen de conservation de son espace de loisir, plus qu'un travail productif.

Or ateliers et campagne-montagne sont possibles. Pourquoi pense-t-on qu'une vallée "touristique" serait gachée par la présence d'ateliers? Probablement parce que les flux touristiques sont incompatibles avec la présence d'une autre activité. Ces flux ont besoin à un moment donné de la totalité des énergies sur place pour les canaliser ou

les servir. Imagine-t-on trente millions de ruraux prenant la même semaine leurs vacances à Paris. C'est toute proportion gardée ce qui se passe dans nos vallées. Il est bien clair que toute la population parisienne devrait alors cesser toutes activités et se consacrer à l'accueil...

On dit qu'il ne faut pas tout miser sur le tourisme. Il faut aller plus loin et reconnaître que le tourisme doit être canalisé et ne pas dépasser pour chaque ville et village les seuils d'équilibre et d'assimilation.

Aucune implantation touristique ne devrait se faire sans le développement parallèle du secteur productif: lier l'installation d'équipements sportifs avec leur fabrication et entretien sur place. Lier le développement du bâtiment avec le développement et l'installation sur place des entreprises de BTP qui dès lors ne prendraient pas le risque de monter des entreprises dépassant le seuil de capacité de production consommable par la région. Or toutes les stations touristiques se sont construites à l'aide de sociétés d'envergure nationale pour lesquelles il est indifférent de réaliser 1000 logements à Paris ou 1000 logements à Serre-Chevalier. Il en serait autrement si la survie de ces entreprises était liée à un marché local: aucune ne prendrait le risque de se doter de moyens de réalisation hors de proportion avec un flux réel et continu de demande au niveau local.

Philippe MAYAUD



ANNEXE IV

désert vertical

Point de vue sur l'Alpinisme

La montagne depuis toujours est un lieu inhabité: on ne trouve ni flore, ni faune, que ce soit sur une paroi ou sur une couche de neige à 3000 M....

Même à la plus basse altitude, la vie y est précaire et difficile.

L'homme non plus, n'a jamais habité la montagne. Il n'y a jamais construit sa demeure parce qu'elle est inhabitable. Il s'est donc contenté de la traverser tantôt berger, tantôt chasseur, bucheron ou cueilleur... Cet homme là considère la montagne comme un lieu et un instrument de travail.

Mais celle-ci se voit envahie régulièrement, par une population spécifique composée d'alpinistes. Mais qu'est-ce qu'un alpiniste? S. Jouy définit l'alpinisme en disant qu'il " naît avec la conscience de conquérir et la nécessité de raconter". Ainsi l'alpiniste serait un individu qui se livre à l'ascension d'une montagne dans le but de la conquérir.

Mais conquérir comment ?

Le fait que la montagne soit inhabitable et inhabitée la transforme en un désert non pas horizontal mais vertical. Désert aussi par l'absence, le vide, le néant, qui l'habitent.

Et avec cette notion de désert, apparaît une certaine spiritualité: remise en cause, questionnement de l'individu, éclatement de ses principes et de ses valeurs, reconsidération de son existence et de la vie... La multitude des lignes, des couleurs, des sentiers, des paysages, la dimension, le sommet, l'histoire d'une montagne fait qu'elle "suggère l'infini". Et ce ci d'autant plus que le grimpeur constitue une entité dérisoire comparée à elle. Cet individu s'il mesure l'infini que symbolise sa montagne sera poussé doucement à prendre conscience de lui-même, de ce qu'il représente par la relation étroite de dépendance qu'il entretient avec elle.

L'alpinisme, dans ce cas là, amènerait une conscience de l'infini et à une conscience de soi. Cela induit une forme de conquête spécifique car il en existe plusieurs...

Nous en distinguerons deux, théoriquement antagonistes. La première de type militaire définirait par d'incessantes traversées de l'espace montagnard, le seul but de goûter à la gloire, l'orgueil et de satisfaire son goût pour l'effort et la virilité. La deuxième serait une conquête subtile, par le coeur, l'intelligence et la spontanéité.

Il semblerait que l'alpinisme comme conscience de soi et de l'homme pousse le grimpeur à choisir le deuxième type de conquête parce qu'il lui faut conquérir humblement avant tout et que le premier type l'encombre trop de sentiments pervers pour le rendre lucide de ce qu'il est et de ce qu'est la montagne.

Le deuxième type de conquête, intelligent et amoureux, implique une façon de marcher, de regarder, d'écouter et de grimper. L'intelligence et le sentiment poussent le grimpeur "à comprendre" la montagne et en particulier, ce dont quoi il dépend. Comprendre le rocher, pour définir un itinéraire, un style, une progression. Comprendre les bruits pour s'assimiler au silence, les couleurs pour s'intégrer au paysage. Une compréhension parfaite induit que l'alpiniste se soit assimilé à la montagne et qu'il s'y soit parfaitement intégré, au même titre d'ailleurs que le berger et le bucheron, dont la traversée avait donné une raison d'être économique à la montagne.

Elle aurait, désormais, une deuxième raison d'être: permettre aux grimpeurs de se reconnaître comme tels et de sonder les profondeurs d'eux-mêmes. Lieu de réflexion, d'une certaine spiritualité, d'interrogation... La montagne s'opposerait aux villes et aux centres urbains à travail forcé en tant que génératrice d'un bouillon de réflexion et en tant, que conscience de l'homme.

Mais force nous est de constater que l'alpinisme, aujourd'hui, est vécu tout autrement. L'anarchie du tourisme, la publicité et notre instinct ascensionnel propre font que la montagne est de plus en plus fréquentée. Et la recherche de la difficulté nous pousse à une mauvaise utilisation des topos, ce qui a comme conséquence de rendre le grimpeur superficiel et étranger à la montagne. Ce problème de topos est important car celui qui en abuse, ne cherche pas "à comprendre le rocher", à s'intégrer, à tracer son itinéraire. Il est donc un touriste et transforme la voie en un circuit touristique.

Le phénomène des "enchaînements", en expansion semble être un aspect inquiétant de l'alpinisme aujourd'hui. En effet, il fait intervenir la notion de vitesse au détriment de la spécificité de l'escalade. Aussi, il aplatit le sommet dans ce sens qu'on ne parcourt plus une hauteur mais une distance constituée d'une succes-

sion de voies. Qu'est ce donc qu'un sommet? Un but, un observatoire, une fin, un commencement? Et la descente?

La constatation d'une telle fréquentation de la montagne m'oblige à demander où est passé le caractère spirituel et philosophique que peut susciter la montagne et l'escalade. Bruits foule, pollution, orgueil, virilité et bobard ne laissent pas trop de place à une éventuelle identification de soi et de l'homme en général.

Pour quand, ce jour où le berger honteux quitte son alpage refoulant son caractère d'homme et de montagnard pour distribuer des t-shirts de queue au pied des voies ou vendre des topos souvenirs avec une médaille en or pour ceux qui redescendent du sommet?

Pour quand ce jour où la montagne se sera plus différenciée de la ville, montagne que les citadins, en quête d'évasion et de spiritualité, auront transformé cependant en montagne-ci té qui perdra toute sa spécificité?

Marc PASCAL



BIBLIOGRAPHIE

- J. Baudrillard, Le système des objets, Gallimard, 1968.
- J. Bocognano, Alpinisme et politique, Passage Cahiers de l'alpinisme, 1, 1978.
- J-P. Bozonnet, La montagne initiatique, Ibid.
- J. Duvignaud, Lieux et non lieux, Ed. Galilée, 1977.
- Revue HERODOTE, n°7, 3° Trim. 1977, A quoi sert le paysage?
- Y. Lacoste, La géographie, ça sert d'abord à faire la guerre, Maspéro, 1976.
- M. Le Bris, L'homme aux semelles de vent Grasset, 1977.
- Nomades et vagabonds, n°2 de l'année 1975 de la revue Cause Commune.
- G. Perec, Espèces d'espaces, Ed. Galilée, 1974.
- H. Raymond et alii, L'habitat pavillonnaire, C.R.U., 1966.
- B. Rémy, L'homme des casernes, Maspéro, 1976.
- P. Virilio, L'insécurité du territoire, Stock, 1976.
- " " Vitesse et politique, Galilée 1977.

TABLE DES MATIERES

Présentation	page 1
I. Hommes en armes.	4
II. Frontières.	5
III. L'Etat prend racines.	6
IV. Visions industrielles.	8
V. Premières ambitions touristiques.	9
VI. Orages d'acier.	10
VII. L'apprentissage des promoteurs	11
VIII. Du triomphe du béton à la crise de conscience écologique.	13
IX. Racket politique de la montagne.	15
X. Quadrillages.	16
Annexes	
1. 1907: une grève à Briançon.	17
2. De Cervières en Clarée: L'Etat contre les communes.	20
3. Tourisme et développement rural. Notes.	22
4. Désert vertical: point de vue sur l'alpinisme.	23

TRANSHUMANCES Revue trimestrielle, publiée par l'Association Transhumances
 Adresse: "Le Refuge" Le Rosier Val-des-Prés 05100 Briançon
 Directeur de Publication: René Siestrunck
 Imprimerie: Briançon-Demain, 33 bis, rue Joseph Silvestre 05100 Briançon
 Abonnements: 20 francs pour 4 numéros
 C.C.P.: 247 38 D MARSEILLE
 Dépôt légal: 1° trim 1980
 Abonnement de soutien: 50 francs

